OLIVIER DELSAUX, *Traduire Cicéron au xv^e siècle – Le
“Livre des offices” d’Anjourrant Bourré. Édition critique*

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/46954>

DOI : 10.4000/studifrancesi.46954

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 588-590

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « OLIVIER DELSAUX, *Traduire Cicéron au xv^e siècle – Le “Livre des offices” d’Anjourrant Bourré. Édition critique* », *Studi Francesi* [En ligne], 195 (LXV | III) | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/46954> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.46954>

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

OLIVIER DELSAUX, *Traduire Cicéron au xv^e siècle – Le “Livre des offices” d’Anjourrant Bourré. Édition critique*

Maria Colombo Timelli

RÉFÉRENCE

OLIVIER DELSAUX, *Traduire Cicéron au xv^e siècle – Le “Livre des offices” d’Anjourrant Bourré. Édition critique*, Berlin / Boston, de Gruyter, 2019, 441 pp. (open access).

- 1 L’influence exercée par l’œuvre et par la pensée de Cicéron au Moyen Âge ne saurait être sous-estimée: le nombre des manuscrits conservés, tant des textes latins que des traductions vernaculaires, en donne encore la mesure. Le *De officiis* en particulier nous est transmis par plus de sept cents manuscrits, la plupart des xiv^e et xv^e siècle, et par deux traductions françaises: celle d’Anjourrant Bourré, réalisée vers 1460, dont Olivier Delsaux fournit l’édition critique, et celle de David Miffant, publiée à Paris par Jean Petit en 1501.
- 2 Le plan suivi est canonique et très clair. L’*Introduction* fournit toutes les informations nécessaires pour contextualiser l’œuvre éditée: une rapide «Présentation générale» (pp. 1-4) rappelle la structure du *Livre des offices* (les trois livres de Cicéron y sont précédés d’un bref prologue du traducteur), l’identité du commanditaire, le noble breton Tanguy IV du Chastel, et celle du traducteur, nommé dans un seul des cinq manuscrits (trois complets et deux partiels) qui nous l’ont transmis. On passe ensuite à l’«Histoire du texte» (pp. 5-37); la description des témoins (A: Anvers, Musée Plantin-Moretus, M 15.7; P: Paris, BnF, n.a.fr. 10868; R: Rouen, BM, 930; V1: Vienne, ÖNB, Cod 146; V2: Vienne, ÖNB, 2550), ainsi que des deux incunables (L: Lyon, [Claude Dayne], 1493; L’: Lyon, Claude Dayne, 1497) pose les bases pour l’étude de la transmission du texte et des relations entre les témoins, selon la méthode des fautes communes. Dans ces pages importantes, on regrette quelques imprécisions: par ex., aux pp. 17-19, les

renvois aux images sont soit absents (pour les Fig. 1 et 2), soit fautifs (p. 19 on renvoie deux fois à la «seconde illustration» de V1, sans doute aux Fig. 3 et 4, mais cela n’est pas clair); des confusions sont dues probablement à une rédaction rapide ou à l’insertion de paragraphes non prévus à l’origine: p. 29, sauf erreur de ma part, c’est le groupe gamma (et non pas bêta), qui s’oppose à la famille alpha (voir le stemma p. 35); quoi qu’il en soit, le choix du manuscrit de base – R, réalisé pour Jean de Derval, proche du dedicataire – repose sur des bases solides, à la fois philologiques et codicologiques. L’«Analyse de la traduction» (pp. 38-88) réunit des matériaux abondants pour cerner non seulement les techniques adoptées par Anjourrant, mais aussi pour reconnaître ses intentions – très synthétiquement: faire converger pensée stoïque et morale chrétienne dans une réflexion politique sur le rapport entre vertu personnelle et bien commun – et son public – des laïcs cultivés mais non latinistes. Comme bien d’autres traducteurs de son époque, Anjourrant devait mieux maîtriser le latin médiéval que le latin classique (que l’on pense à Jean Miélot, traduisant dans les mêmes années la *Lettre de Cicéron à son frère Quintus*), ce qui a provoqué des erreurs voire des contre-sens; O.D. analyse longuement les procédés suivis par le traducteur: calques, couples coordonnés, adaptations et «acculturations» lexicales (pour les *realia* romains en particulier), abandon de certaines constructions syntaxiques et adoption de formules énonciatives et connecteurs permettant de clarifier son modèle; vont dans le même sens les reformulations, développements, précisions ajoutées, qui confirment le but du traducteur: transmettre un contenu et non pas un style. Dans son adaptation Anjourrant ne s’est d’ailleurs pas privé d’avoir recours à d’autres sources (on en trouvera la liste pp. 83-84), ce qui confirme une fois de plus la marque des traductions de cette époque, véritables appropriations des textes-sources dans une continuité temporelle que rompent la Renaissance et l’approche philologique aux textes de l’Antiquité classique.

- 3 Le long chapitre consacré aux «Remarques sur la langue du manuscrit R» (pp. 89-136) aurait gagné à être sensiblement condensé, en réduisant le nombre des occurrences fournies et surtout en soulignant les formes régionales intéressantes, du Nord-Ouest notamment; de fait, comme le déclare O.D., la langue du texte «est relativement neutre et conforme aux tendances générales du moyen français du troisième quart du xve siècle» (p. 89). La section 4.1, «Phonétisme» porte tant sur la phonétique que sur la *scripta* du manuscrit; certaines observations demeurent néanmoins sans intérêt, par exemple celle sur la «Graphie *esse* pour *est ce*» (p. 91, dans le paragraphe consacré à la lettre E), ou celle sur l’hésitation pour les gémérations (*ac(c)order*, *cap(p)itaine*, *cheval(l)ier*... (p. 101, rubrique «Divers»). Les deux sections «Morphologie» et «Syntaxe» se superposent parfois, ce qui est parfaitement compréhensible; il n’en reste pas moins qu’une relecture aurait permis de corriger quelques bévues: sous la rubrique «Déterminants», p. 102, on ne trouve que «Utilisation de *ledit*», alors que *ungs* (déterminant pluriel) est examiné avec les «Noms», p. 103; il est curieux de lire, dans le paragraphe consacré aux «Indéfinis», p. 113: «Pas d’attestation de *maint*, *maines*, *mainte*, *maintes*» (pourquoi signaler les *absences*?). Pour ce qui est de la subordination, dans l’exemple cité p. 112, «tellement que *celuy* qui avoit esté condamné à mourir ne fust retourné, celui qui l’avoit caucionné eust souffert mort pour luy», je ne vois pas une omission de la conjonction hypothétique *se*, mais une simple erreur de copie, qu’explique aisément le contexte phonétique (*se celuy*...): cette hypothèse n’est pas prise en compte. Quelques autres coquilles ou erreurs seraient à rectifier: à propos des «Pronoms personnels», on relève que «Son emploi (*sic*) n’est pas systématique, en

particulier après un *mot-outil* en tête de phrase» (p. 115, c’est moi qui souligne): il s’agit plutôt d’éléments toniques qui saturent la place 1, la place 2 étant occupée par le verbe (*ainçois, et, semblablement...*); je n’aurais pas traité la forme graphique *qu’i* (conj. *que* + pronom pers. *il*, avec amuïssement de la liquide finale) parmi les «Pronoms relatifs», la seule occurrence citée ne laissant pas de doute : *semble qu’il vueille qu’i luy proffite* (p. 117).

- 4 O.D. consacre aussi deux paragraphes à la «séquenciation» (coupure des mots; mais il est surprenant de lire, parmi les exemples d’agglutination de la préposition à l’élément nominal ou pronominal qui suit, les graphies: *àceluy, àffaire, àtoute...* toujours noté avec accent grave) et à la ponctuation du manuscrit, aspects qui retiennent de plus en plus l’attention des éditeurs de textes.
- 5 Le texte critique occupe les pp. 142-332; sa présentation est très claire, la numérotation des «phrases» permettant le repérage rapide et des indications précises dans l’introduction, le glossaire et tous les appareils complémentaires. L’apparat en bas de page est extrêmement complet: organisé sur trois étages, il rend compte des leçons fautives de R, des variantes dans les manuscrits de contrôle (voir pp. 138-139), des innovations communes à tous les témoins (ajouts, développements, mais aussi fautes). Personnellement, j’aurais adopté des solutions différentes pour certaines transcriptions: conjonction causale *pource que* (mais O.D. semble aussi hésiter, lorsqu’il édite «*Pour ce que l’umain lignage applique ses cures... et pource que par elle [sapience] viennent tous biens*» à quelques lignes de distance p. 143,1 et 143,4), *lequel / laquelle*, quel qu’en soit l’usage (O.D. semble adopter la graphie soudée pour l’adjectif, «*Pour laquelle cause*» p. 143; en deux mots pour le relatif, «*à la quelle il ne peult pas tendre*» 142), *presque* (lexicalisé au xve siècle; p. 145: «ces petiz livres de philozophie qui sont *pres que* pareilz à elles»). Surtout, la lecture me paraît fortement gênée par la surabondance des signes de ponctuation brève: «*Mais, pour acquerir la sapience dont nous parlons...*» (p. 142); «*Pour laquelle chose, je te prie...*» (p. 145); «*Et, je cuide...*» (p. 145); «*Et, ceste question est commune...; Més, il y a aucunes disciplines...*» (p. 146). Ailleurs, la ponctuation me paraît obscurcir le sens de la phrase: «*Les Grecz les diffinient ainsi [= les offices], car ilz dient que le droict office ou vertu est dit ‘parfait’ et le ‘moien’, c’est quant on peult bailler raison probable pour quoy il est fait.*»; j’aurais plutôt ponctué: «*... le droict office ou vertu est dit ‘parfait’, et le ‘moien’ c’est quant...*». Certaines corrections ne me paraissent pas nécessaires: «*car, comme les aucuns dient*» corrigé en «*ont dit*» sur la base de gamma (p. 142); «*Més, pour ce que aucunes gens ne se sont pas adonnez à l’estude et, par ce, ilz n’entendent [pas] le langage latin*» (p. 143: le forclusif n’est pas indispensable).
- 6 Une liste des coquilles ou des redites, nombreuses, témoignerait d’une lecture myope et ne serait que de peu d’intérêt pour nos lecteurs (mais *Boccacio*, deux fois p. 2, n’en demeure pas moins étonnant chez un tel spécialiste): il n’en reste pas moins qu’une révision attentive aurait permis de les supprimer.
- 7 O.D. accompagne son édition d’une Table des titres des chapitres (qui ne se trouve dans aucun des témoins, pp. 334-335), d’une Liste des leçons de R corrigées par le copiste (pp. 336-337), d’une Liste des segments mis en exergue par le traducteur (pp. 338-342), de Notes au texte (pp. 343-357: il s’agit tant de commentaires à certaines leçons que de renvois aux sources probables d’Anjourrant), d’un Index des noms propres (pp. 358-371) et surtout d’un Glossaire qui, pour être «sélectif», n’en renonce pas moins à donner les variantes lexicales dans les témoins autres que R et parfois les mots latins

correspondants (pp. 372-418); un Index à part est réservé aux «noms de personnes anciennes cités dans l’Introduction et dans les notes» (pp. 419-421), un autre aux mss et imprimés anciens cités (pp. 423-424). Très vaste bibliographie aux pp. 425-441 (on lira *Ducos* et non pas *Ducot* p. 430, *Guadagnini* et non pas *Guadgnini* p. 432).